

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 3

PSYCHOLOGIE ET PATHOLOGIE
D'UN ARTISTE :
HENRI DUPARC

(1848-1933)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 10 Novembre 1933

PAR

Fernand-Lucien MERLE

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à BREST (Finistère), le 22 juillet 1909

Examineurs de la Thèse	{	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		LANDE, professeur.....	Juges.
		PERRENS, professeur.....	
		DAMADE, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Chrystoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933 - 1934. — N° 3

PSYCHOLOGIE ET PATHOLOGIE
D'UN ARTISTE :
HENRI DUPARC
(1848-1933)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 10 Novembre 1933

PAR

Fernand-Lucien MERLE

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à BREST (Finistère), le 22 juillet 1909

Examineurs de la Thèse	}	MM. MAURIAC, professeur.....	<i>Président.</i>
		LANDE, professeur.....	}
		PERRENS, professeur	
		DAMADE, agrégé	



BORDEAUX
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Chrystoly

—
1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

MM.		MM.	
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie	MANDOUL
id.	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale	N.
Clinique chirurgicale.	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique	TEULIÈRES.
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique	GUYOT.
Clinique d'accouchements	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale	DELAUNAY.
Anatomie	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	N.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie	DUPOUY.	Clinique dentaire	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). GOLSE (Pharmacie).
LACOSTE (Histologie). PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

MM.		MM.	
Anatomie	DUBECQ.	Chirurgie générale	JEANNENEY.
id.	DUFOUR.	id.	CHARRIER.
Physiologie	FABRE.	id.	LOUBAT.
Parasitologie et sciences naturelles	R. SIGALAS.	Obstétrique	RIVIÈRE.
Médecine générale.....	N.	Ophtalmologie	BEAUVIEUX.
id.	N.	Physique médicale	N.
id.	AUBERTIN.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.	DAMADE.	Oto-rhino-laryngologie.....	N.
id.	PIÉCHAUD.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE.
id.	DELMAS-MARSALET.	Histoire naturelle pharmaceutique.....	N.
Chirurgie générale.....	PAPIN.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

MM.		MM.	
Médecine opératoire	PAPIN.	Puériculture	FAUGÈRE.
Physiologie	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	GOLSE.
Pathologie médicale.....	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie	R. SIGALAS.
Accouchements	RIVIÈRE.		
Ophtalmologie		MM. CABANNES (en congé).	
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.		N.	
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle		GOURDON.	
id.	Clinique dentaire	DELGUEL.	

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A MA MERE

A MA FEMME BIEN-AIMEE

A MON PERE

Qui a su, dès mon enfance, m'initier aux beautés
du plus expressif des arts : la musique.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MONSIEUR CHARLES FOUQUES-DUPARC

A MES CAMARADES
DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE

A. MESSIEURS LE DIRECTEUR, LE SOUS-DIRECTEUR
ET LES PROFESSEURS DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE DE LA MARINE
ET DES COLONIES

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MAURIAC

*Professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

CHER MAÎTRE,

Vous avez bien voulu m'apporter l'aide précieuse de vos conseils chaque fois que je vous l'ai demandée; veuillez me permettre de vous en exprimer toute ma respectueuse reconnaissance.

AVANT-PROPOS

Que l'on étudie la vie d'un Beethoven, d'un Schumann ou d'un Berlioz, on ne peut s'empêcher de remarquer chez chacun de ces êtres de génie l'apparition de quelque dérèglement de leur système nerveux, qu'il soit morbidité réelle ou simple exagération d'une sensibilité suraiguë; et certes, il y a là étude tentante pour qui aime la musique et se laisse bercer par sa beauté immatérielle.

Mais tout ce qu'on peut écrire sur Beethoven ou sur Berlioz a déjà été dit, et ceux qui viennent maintenant ont tort : il ne reste plus rien à glaner.

Tout près de nous, au contraire, un grand artiste vient de s'éteindre, retiré du monde depuis près d'un demi-siècle et vivant d'une vie d'ascète dans une petite ville des Landes. Ce pur musicien français, dont les mélodies si connues et cependant si fraîches encore ont fait le tour du monde, s'appelle Henri Duparc.

La vie de cet homme d'élite, au cerveau si puissant, au cœur si généreux, fut, hélas ! pendant près de cinquante ans un si douloureux et interminable calvaire qu'on ne peut se pencher sur cette longue existence sans éprouver tout à la fois, pour l'artiste un sentiment d'admiration profonde, mais aussi pour l'inguérissable malade un autre sentiment : la pitié !...

Nous ne voudrions pas, avant d'entrer dans le détail de cette vie, oublier de rappeler ici toute l'amabilité que M. Charles Duparc, fils du vénéré compositeur, n'a cessé de nous témoigner pendant notre travail. Dans une longue suite de lettres, il a bien voulu nous apporter son aide la plus pré-

cieuse en nous contant avec talent les traits les plus saillants de la vie de l'éminent musicien. Qu'il nous soit permis de lui renouveler nos plus sincères remerciements et notre profonde reconnaissance.

Il est dommage que tout n'ait pas concordé aussi bien à nous faire trouver les renseignements que nous recherchions. Mais lorsqu'il s'est agi de puiser dans la vie véritablement pathologique d'Henri Duparc, nous avons trouvé devant nous un malencontreux obstacle : le secret médical. Plusieurs médecins, qui avaient soigné l'artiste disparu, n'ont pu ainsi, à leur grand regret, nous donner que des renseignements trop peu nets, ce qui a rendu, par endroits, notre travail plus difficile. De ce fait, le chapitre « Pathologie » de notre thèse a perdu de l'importance que nous comptions lui donner primitivement et nous a fait nous replier, plus encore que nous nous y attendions, dans le domaine véritablement paramédical.

PSYCHOLOGIE ET PATHOLOGIE

D'UN ARTISTE :

HENRI DUPARC

« La musique, ce modèle parfait d'élégance et de précision, n'a pas été accordée aux hommes par les dieux immortels, dans la vue seulement de réjouir et de chatouiller agréablement leurs sens, mais encore pour calmer le trouble de leur âme et les mouvements tumultueux qu'éprouve nécessairement un corps rempli d'imperfections. »

(PLATON.)

Il est d'usage, dans une observation médicale, de traiter des antécédents héréditaires du sujet en cause avant d'aborder sa propre maladie. Peut-être ne serait-il pas inutile non plus, lorsque l'on étudie la vie complexe d'un être comme Henri Duparc, de rechercher un peu dans le passé quelque trait de caractère, quelque facteur atavique qui se serait manifesté au travers des années chez-quelque aïeul, avant d'aboutir au musicien disparu.

Henri Duparc est issu d'une souche de vieille bourgeoisie française. La famille Duparc, originaire de Lisieux, dans le Calvados, s'était fixée depuis cinq ou six générations à Paris, où elle possède encore rue Royale deux immeubles, construits sous Louis XV par un trisaïeul.

Sans avoir la puérile illusion de vouloir à tout prix rattacher un caractère à celui d'un ancêtre de troisième ou de quatrième génération, nous sommes tout de même obligé de noter avec intérêt l'hérédité musicale incontestable d'Henri Duparc : sa grand-mère maternelle, en effet, musicienne avertie, demanda à César Franck, alors qu'elle avait près de 70 ans, de lui enseigner l'harmonie pour mieux pénétrer les œuvres des auteurs qu'elle aimait.

Tant que des parents d'Henri Duparc, on peut dire de ce dernier qu'il ressemblait de façon frappante, intellectuellement et physiquement, à sa mère, née Amélie de Guaita. Son père enfin, ancien polytechnicien, inspecteur général des ponts et chaussées, prit sa retraite après avoir fondé avec son beau-père toutes les usines que la Compagnie de Saint-Gobain possède dans la Meurthe, à Cirey.

C'est dans ce milieu de vieille tradition française que devait naître, le 21 janvier 1848, à Paris, rue Gaudot-de-Mauroy, Marie-Eugène-Henri Fouques-Duparc. (Ce nom ayant paru trop long à l'éditeur qui eut en mains les premiers manuscrits du compositeur, ce fut lui qui fit connaître le musicien sous le seul nom qui lui est resté : Henri Duparc.)

Le jeune Henri ne fut pas de ces enfants prodiges qui, en musique, étonnent les foules et vont pour beaucoup tarir leur talent de ville en ville ! Ce fut un enfant comme beaucoup d'autres, aimant les mêmes jeux, détestant sans doute les mêmes devoirs.

De sa douce jeunesse, il garda dans son tendre cœur le souvenir heureux des vacances qu'il passait chez sa grand-mère maternelle, laquelle, devenue veuve, avait quitté la Lorraine et acheté sur les bords de la Seine, près de Monttereau, le château de Courbeton.

Mais il fallait quitter les berges tranquilles, et l'hiver voyait Henri Duparc se diriger vers la rue Vaugirard, où il allait faire toutes ses études chez les Pères Jésuites.

Les années se sont alors succédé, et le jeune garçon ne se sentait pas attiré de façon extraordinaire vers la muse

qui devait faire de lui le délicieux et génial compositeur de *La Vie Antérieure*.

Pourtant, déjà vers cette époque, une influence maîtresse allait impressionner la nature extrêmement sensible d'Henri Duparc. Néanmoins, il serait bon, avant de voir ce que fut cette influence du « Père Franck » sur son élève de piano, de rappeler que, pendant sa jeunesse, Henri Duparc présentait déjà un dérèglement de son système nerveux — léger et commun peut être — mais qui n'en existait pas moins : le jeune garçon fut, en effet, atteint à plusieurs reprises de crises de somnambulisme. Il est juste d'ajouter que ces manifestations furent passagères, et que rien de cela ne se retrouva après sa sortie du collège.

En dehors de ce somnambulisme, Duparc, pendant sa jeunesse, présenta peut-être quelques légères affections banales, mais ce ne furent jamais que des petites misères, et c'était un homéopathe, le Docteur Davet, qui, ayant acquis tour à tour la confiance de la grand-mère maternelle et de la mère du futur compositeur, venait soigner le jeune garçon.

*
**

Mais revenons maintenant à cette influence que nous avons laissé apparaître plus haut. Un homme de mise modeste, mais de profond génie, enseignait l'art du piano à quelques jeunes gens du collège de la rue Vaugirard. Ce grand homme, au cœur loyal et généreux d'apôtre, n'était autre que César Franck.

On pourrait croire qu'avec un tel maître, et doué comme on se plairait à l'imaginer, le jeune Henri Duparc allait tout de suite devenir un élève incomparable. Il n'en fut rien. Du point de vue pianistique, ces leçons ne permirent pas à Duparc de faire de bien grands progrès. Par contre, César Franck allait faire de son élève non pas un pianiste, mais un musicien. Comment ne pas penser, en effet, qu'un maître

comme l'auteur de *Rédemption*, ne se soit pas aperçu qu'il avait devant lui un jeune homme chez lequel la sensibilité et l'émotion allaient pouvoir engendrer un artiste ? Aussi les leçons passaient-elles à lire d'enthousiasme les œuvres des grands classiques. C'est ainsi que, grâce à son maître, Duparc allait connaître les œuvres de Glück : *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Orphée*, et surtout cette partition d'*Alceste* sur laquelle il avait écrit lui-même : « Chef-d'œuvre ! » Et l'élève de Franck ne pouvait, « jusqu'à ces toutes dernières années, rappeler sans une vive émotion l'espèce de « secousse » que lui avait donnée cette lecture ».

Ce furent aussi les pièces d'orgue de Bach et des passages d'*Euryanthe*... Et Vincent d'Indy, qui, dans son ouvrage sur Franck, rapporte quelques-uns de ces faits, de s'écrier : « Une fois l'heure de la leçon terminée, le pauvre professeur était tout marri de s'être laissé entraîner à ces lectures plutôt que d'avoir exercé les doigts de ses élèves au moyen de copieuses gammes ou d'opportunes études; et, cependant, combien plus précieuses pour les jeunes intelligences étaient ces leçons d'œuvres ! »

Mais Duparc termine ses études chez les Jésuites, et, sans reconnaître encore le chemin qui l'absorbera plus tard, commence son droit. Nous ne sommes pas encore à la veille de la guerre de 1870 et le futur compositeur, tout en suivant les cours à la Faculté, va prendre des leçons d'harmonie chez son vieux maître Franck. Il continuera aussi à cultiver son esprit et assistera souvent aux concerts du Conservatoire, où il écoutera la plupart des chefs-d'œuvre musicaux, et notamment la *Neuvième Symphonie*, qui va émouvoir profondément sa haute sensibilité d'artiste.

Ce n'est pas faire une digression, croyons-nous, que d'essayer de mettre en lumière ce que fut sur ses élèves l'influence du maître César Franck. Cet homme eut un tel pouvoir, pouvoir artistique, certes, personne n'en douterait, mais aussi pouvoir sur l'état moral de chacun, que, profondément croyant comme il l'était, il se devait d'orienter et d'aviver

la foi primitive de ceux qui se donnaient librement à un tel maître.

Le dimanche, Franck, organiste à Sainte-Clotilde, était souvent entouré de ces jeunes gens qui, dans la pénombre de la tribune, venaient admirer les improvisations du maître. Alors le grand artiste, dans cet art qu'il voulait sublime, ne s'occupait plus de personne, mais offrait à Dieu comme en un sacrifice ce que son inspiration et sa foi lui dictaient de cette musique pure et presque céleste, qui le plongeait pour un moment dans l'extase d'une béatitude.

Mais c'était maintenant le moment de la consécration, et Franck, chaque dimanche, quittant son orgue, allait s'incliner devant l'autel avant de venir retrouver ses amis.

Henri Duparc fut le premier en date de cette famille artistique dont le chef était pour tous le « Père Franck ». Après Duparc vinrent successivement glaner autour du maître une science sûre, mais sans être jamais détournés de leurs aptitudes particulières, des musiciens comme Coquard, de Castillon, Vincent d'Indy, Benoît, Chausson, de Bréville, Guy Ropartz, Lekeu. Grâce à son cœur bon et généreux, Franck, qui demandait à chacun de ses élèves « de l'expression et de la sensibilité » dans le travail, savait s'attirer la sympathie et l'amour de tous.

Revenant de vacances, le maître était aussi l'ami qui demandait à ses élèves leur approbation sur telle œuvre qu'il venait de composer, sur tel projet qu'il avait encore en tête. Des longues conversations se passaient parfois au Conservatoire, dans la classe d'orgue, mais bien souvent aussi, les élèves allaient rejoindre Franck dans son calme salon du boulevard Saint-Michel.

C'est là que l'on retrouvera souvent Henri Duparc, tout au long de sa jeunesse de compositeur. Pour Franck, d'ailleurs, l'auteur de *Phydilé* était peut-être le fils préféré, celui qui avait du génie entre les autres, qui, certes, avaient du talent, celui qui était le plus apte à trouver des idées musicales.

Mus par l'amitié qui unissait professeur et élèves, nous ne sommes pas étonné de voir en 1870, pendant le siège de Paris, trois des disciples du maître : Coquard, d'Indy et Duparc (qui venait de s'engager au 18^e bataillon de la garde mobile), profiter d'un seul intervalle de deux gardes aux avant-postes pour se précipiter boulevard Saint-Michel au logis du « Père Franck ».

Tel était l'attachement qui unissait maître et élèves; et ce sentiment d'amitié profonde jamais ne tarira : nous le retrouverons intact tout au long des années. Ses élèves seront-ils éloignés de la capitale ? Franck entretiendra toujours avec eux de longues conversations écrites, saura ce qu'est devenu chacun et témoignera à tous les marques de son inaltérable bonté. Vers 1886-1888, ne dédiera-t-il pas à « son ami Henri Duparc » sa merveilleuse *Symphonie en ré mineur* ! Ecrivant à d'Indy en 1885, ne lui raconte-t-il pas que Duparc vient de quitter Paris et qu'il a acheté près de Pau une propriété !

Ces sentiments amicaux, nous les retrouverons d'ailleurs également entre les fils spirituels du « Père Franck ». Nous les verrons toujours se soutenir les uns les autres avec acharnement, s'isolant peut-être un peu des autres musiciens, mais formant ainsi une véritable famille musicale que nulle autre part au monde on ne rencontrera.

C'est au milieu de ce groupe de compositeurs, et aussi dans l'amitié d'autres musiciens n'appartenant pas à proprement parler à l'Ecole franckiste, que Duparc, dès avant la guerre de 1870, a débuté dans la vie artistique de Paris et s'y est bientôt mêlé fortement. Nous verrons d'ailleurs ce que sera cette activité, cet enthousiasme même qui durera jusque vers 1883 et s'effondrera soudain.

Mais remarquons déjà qu'alors que Duparc prenait des leçons d'harmonie et faisait encore son droit, il fut atteint d'un étrange malaise que M. Charles Duparc a bien voulu nous confier.

Ce fut, nous dit le fils de l'éminent musicien, « une sorte de phobie, qui a duré un certain temps et qu'Henri Duparc n'a jamais pu expliquer; il devait passer, chaque matin, place de la Concorde, et à un point déterminé, s'arrêtait sans « pouvoir » le franchir, puis l'évitait par un détour. Au bout d'un assez long temps (il se forçait à y passer tous les jours), il s'aperçut après coup que, « possédé » par son poème symphonique *Lénore*, qu'il se chantait — et qu'on allait exécuter sans doute — il avait passé par l'endroit redouté; il revint en arrière pour y repasser à plusieurs reprises; la phobie avait cessé, ne revint jamais; et resta inexpliquée, d'autant qu'il n'avait jamais eu peur de rien, et avait fait preuve, à la guerre, d'une bravoure allant jusqu'à la témérité ».

Jointe au somnambulisme de l'enfance, voilà la seule manifestation pathologique que nous trouvons durant la jeunesse de celui qui devait tant souffrir de son système nerveux. Cependant, Henri Duparc continue à mener une vie normale, et, comme nous l'avons déjà dit, est déjà un militant dans le Paris artistique des environs de 1870.

Parmi les nombreux musiciens dont le compositeur sut alors s'attacher un sentiment d'amitié qui ne devait cesser de croître, on trouve, dans les tous premiers jours, Alexis de Castillon et Vincent d'Indy. Ce fut Duparc qui présenta à César Franck les deux jeunes musiciens, le premier en 1868, le second peu de temps après.

Mais Henri Duparc se dépense pour l'art; et le voilà qui, en 1871, avec Saint-Saëns et Romain Bussine, fonde dans sa propre maison la Société nationale de musique, qui va avoir pour seul but de faire connaître les œuvres des jeunes compositeurs; Duparc devait, d'ailleurs, en rester longtemps le secrétaire.

S'il est parfois juste de dire que les gens de même caractère s'allient, des exceptions nombreuses dans les relations d'Henri Duparc feraient presque mentir cette règle. Nul n'ignore, en effet, qu'Emmanuel Chabrier, avec lequel il fut très lié, était au nombre de ces artistes dont l'esprit et le tempérament n'ont jamais reflété le moindre mysticisme. Et pourtant, ce Chabrier, quelle jovialité, quelle verve n'apportait-il pas près de ceux qui furent ses amis !

Son contact sera certainement pour Duparc d'un grand secours; peut-être sa nature parfois mélancolique en sera-t-elle un peu secouée. Tous deux s'en iront un jour en Allemagne écouter les œuvres de Wagner, et, éblouis par la beauté de *Tristan et Yseult*, reviendront près de leurs amis exalter le génie du grand maître.

C'est également vers cette époque, en 1869, que Duparc séjournera chez Listz, à Weimar, et y connaîtra Richard Wagner.

« Il put entendre la *Walkyrie* à Munich, à l'une de ces représentations que se faisait donner Louis II de Bavière dans le théâtre vide où seule la scène était éclairée : en 1881, 1883, 1892, il avait fait partie de pèlerinages wagnériens à Dresde, Munich et Bayreuth. » (Paul Péliissier.)

A l'inverse du pétillant Chabrier, un autre ami, qui, hélas ! devait disparaître jeune, Ernest Chausson, semblait

allier sa nature mélancolique et douloureuse à la nature sensible d'Henri Duparc. Chausson fut parfois pour lui un véritable soutien, l'aimable compagnon qui réussit le premier à faire imprimer les mélodies de son grand camarade. Nous le retrouverons d'ailleurs plus tard, et bien longuement, quand nous étudierons la psychologie du chantre du *Manoir de Rosemonde*.

Mais l'incomparable ami, celui vraiment dont l'amitié a atteint la perfection dans ce sentiment, fut incontestablement Henri de Lassus. Ce fut d'abord entre les deux artistes une amitié bien franche. Mais un jour, le compositeur ayant initié son camarade aux beautés de l'œuvre de Bach qu'il ne connaissait guère, cette admiration mutuelle du maître allemand fit qu'en peu de temps Henri de Lassus devint « l'ami unique que rien, ni personne, ne peut remplacer quand on l'a perdu ».

Et Duparc écrivait : « Une œuvre qui n'aurait pas été approuvée par Franck et Henri de Lassus aurait toujours été pour moi une œuvre inachevée. Mais, avec leur approbation, j'aurais été bien tranquille, et quand bien même le monde entier aurait critiqué mon ouvrage, je ne m'en serais pas soucié. »

Quittons maintenant ces diverses relations amicales qu'Henri Duparc s'était faites au long de sa carrière de musicien. Dans une place choisie, rappelons-nous que, le 9 novembre 1871, l'auteur divin des douces mélodies épousait à Paris une Irlandaise, Ellen Mac Swiney, dont la famille s'était établie en France à la suite des troubles provoqués, en son pays, par l'agitation à laquelle reste attaché le nom de Parnell.

Les jeunes époux s'établirent avenue de Villars, à Paris, dans une maison où logeait le poète Robert de Bonnières, ainsi que le compositeur Vincent d'Indy. (Ce dernier et Duparc ont mis tous deux en musique des vers de leur ami commun.)

Deux fils devaient naître du mariage du regretté musi-

cien : le premier, le 20 octobre 1872; le second, le 6 août 1874.

Nous avons voulu montrer tout à l'heure la part active que Henri Duparc prenait alors dans la vie musicale. Aussi n'oublierons-nous pas non plus d'ajouter que, en janvier 1881, poussé par des influences amies; il se présenta aux élections municipales contre M. Abel Hovelacque, dans le 7^e arrondissement. « Il n'avait aucune chance de réussir, nous dit M. Charles Duparc, et sa témérité parut (dans les deux partis en présence) confiner à la gageure, sinon à la... candeur; il obtint, cependant, une minorité beaucoup plus qu'honorable, dont profita, par la suite, son ami M. Paul Lerolle (qui fut également député), qui emporta la place. »

Voilà donc, dans la vie extérieure, ce jeune compositeur plein d'ardeur au travail. Il ne produit peut-être pas beaucoup en vérité, mais il se rappelle ce que son maître César Franck a toujours répété : « Ecrivez peu, mais que ce soit très bien. »

Henri Duparc suivra ces conseils. Sa musique sera-t-elle tout de suite comprise ? Non, certes; il faudra de nombreuses années pour que les critiques et surtout le public s'accordent pour reconnaître quelque beauté à *l'Invitation au Voyage*. L'histoire est éternelle, ne nous en étonnons pas !

Henri Duparc fut un artiste intelligent et instruit. Les études solides qu'il avait faites devaient lui permettre tour à tour d'approfondir mieux que beaucoup d'autres les œuvres des écrivains et des philosophes. Ce musicien, si profond et si sensible, allait également, dans deux autres branches de l'activité artistique, montrer les aspects nouveaux de sa nature brillante et de ses aptitudes variées : peintre d'un talent incontestable, Duparc était aussi doué pour la poésie.

« Un poète qui a eu son heure de célébrité, Maurice Bouchor, lui avait manifesté son étonnement, de la virtuosité, du « métier » dont témoignaient les vers de son drame lyrique : *la Roussalka*, détruit deux fois. » N'oublions pas ces dernières paroles : « détruit deux fois. » Chez cet être qui recherchait toujours la perfection dans la forme, nous verrons que la crainte de ne pas y atteindre amènera peu à peu une véritable obsession...

Mais c'est surtout comme peintre qu'en dehors de la musique Henri Duparc fut le plus maître des dons magnifiques qu'il possédait. Malheureusement, là aussi, maints essais ont été détruits, et il ne semble pas qu'il reste de nombreuses œuvres de celui qui fut un temps l'élève d'Harpignies. C'est pendant l'hiver de 1882-1883 qu'Henri Duparc fit la connaissance de ce dernier, à La Bourboule, et c'est là qu'il se perfectionna dans l'art de la peinture.

Il reste encore de Duparc quelques-unes de ces aquarelles qu'il fit en Irlande et qui sont aussi belles que ses mélodies. Mais on possède également de lui des pastels, une douzaine, qui datent de son séjour en Suisse, alors que la

maladie le terrassait déjà. Ces œuvres représentent, vues de la fenêtre du peintre-musicien, les aspects variés du lac de Genève aux différentes heures du jour. (Ces pastels furent exécutés aux environs de 1906; ils seront la dernière production du maître, sa dernière activité artistique en quelque domaine que ce soit.)

Il est permis de se demander si le compositeur, épuisé par un travail qui ne rendait plus, n'a pas cherché dans la peinture un dérivatif à ses peines. Peut-être pensait-il que cet art absorberait moins les pensées qu'à un moment de son existence il ne pourra plus coordonner comme il l'avait fait aux plus beaux jours de sa jeunesse !

Nous n'entreprendrons pas une critique d'ordre musical de la production du grand musicien disparu, cela n'a pas sa raison d'être dans le travail que nous nous sommes proposé. Il nous suffira seulement d'énumérer les différentes œuvres d'Henri Duparc, de commenter l'ensemble de ces œuvres et d'analyser certaines pages pour essayer d'en dégager les traits les plus accentués du caractère de leur auteur.

Duparc, recherchant toujours la perfection, reniait sans cesse ce qu'il avait écrit. Bien des œuvres ont été ainsi détruites : *Poème nocturne*, *Ländler*, *Sonate pour violoncelle*...

Nous avons parlé plus haut d'un drame lyrique : *la Roussalka*. Laissant la plume au fils du compositeur, nous transcrirons ici ce que M. Paul Pélissier a publié, peu après la mort du musicien, dans *l'Express du Midi*.

« Fort peu de vivants savent que mon père avait mis le meilleur de lui-même dans un drame lyrique, d'après la pièce de Pouchkine : *la Roussalka*, dont il avait légèrement modifié la trame et qu'il avait transposée en vers d'une facture étonnante. Mon père avait complètement achevé deux actes de ce drame, y compris l'orchestration; quant au troisième acte, il en avait écrit seulement l'abrégé d'orchestre. Mais déjà, brûlant ce qu'il avait adoré, il déclarait que la conjonction de la parole et de la musique lui semblait une

forme imparfaite d'expression et que seule la musique pure ou le chant grégorien sont la musique. Cette idée s'était ancrée en lui au point de lui faire dire plus tard que si ses mélodies n'avaient pas déjà été imprimées, il n'en autoriserait pas la publication. Il détruisit alors de fond en comble *la Roussalka*, sans en rien dire aux siens..., sinon après l'incendie ! Sur leurs supplications, il essaya de rétablir cette œuvre telle qu'elle avait été écrite ; mais éprouvant une difficulté croissante à poursuivre son travail, il détruisit de nouveau, et cette fois irrémédiablement, ce qui en avait été refait. »

Certes, *la Roussalka* n'était pas une œuvre de jeunesse, et à l'époque où Duparc l'écrivit il faut bien dire qu'il éprouvait une difficulté croissante à composer, et rien ne le satisfaisait plus. Il écrivait lui-même : « Je travaille bien, mais je me fais l'effet de quelqu'un qui monte une côte sous la neige et qui, pour faire un pas, recule de deux. C'est égal, à force de reculer, j'arriverai peut-être en haut de ma côte, car il y a heureusement des jours où la neige fond. »

En 1920, Henri Duparc écrivait encore de Mont-de-Marsan à son éditeur, M. Rouard, cette sorte d'autobiographie :

« Voici les quelques renseignements que vous me demandez, je vous les donne bien volontiers, mais je vous préviens à l'avance que ce ne sera pas grand chose, car ma vie n'a absolument rien d'intéressant ; je n'ai même été ni communal, ni caillautiste, au contraire, et je ne suis tout à fait sûr que de deux choses : la première, c'est que je suis né à Paris le 21 janvier 1848 (deux dates qui semblaient plutôt me prédestiner à être révolutionnaire !) ; la deuxième, c'est que je ne suis pas encore « fortement défunt », comme disait le gros Husson.

» J'ai fait mes études au collège de Vaugirard, où César Franck fut mon professeur de piano et s'évertua inutilement à me faire jouer un air de *la Fanchonnette* et *la Prière des Bardes* (de Félix Godefroid) ; voyant enfin qu'il ne ferait rien de moi comme « pianiste », il m'apprit la musique et resta

toujours mon incomparable maître. Je n'en ai jamais eu d'autre.

» Voilà tout mon *curriculum vitae*, vous voyez que c'est très ordinaire. »

Puis Duparc raconte comment et surtout pourquoi il a détruit *la Roussalka*. Vers 1900, alors que depuis près d'un quart de siècle le pauvre compositeur rêvait d'achever ce drame dont le manuscrit dormait dans un coin, le cœur brisé il avait été réduit à brûler son œuvre, ses yeux malades, d'une part, lui refusant le moindre travail. Mais pourquoi surtout détruisait-il ce qui lui avait demandé tant d'efforts ? Il nous l'avoue quand il écrit qu'il pensait, en ne voyant plus son labeur inachevé, être ainsi moralement soulagé.

Comme toute sa nature apparaît dans ce trait. C'est bien le Duparc qui « vit dans le regret de ce qu'il n'a pas fait, sans s'occuper du peu qu'il a fait ! », et c'est aussi celui qui dira : « J'ai détruit au moins autant de pages que j'en ai écrites ! »

Que reste-t-il donc de son œuvre ? Duparc, croyant et fervent catholique, n'a pas écrit de musique sacrée, en dehors d'un quatuor vocal, un *Benedicat vobis Dominus*. Il a composé, pour piano, quelques *Feuilles volantes* des premières années, ainsi que des *Feuilles d'automne* et *Valses*.

On trouve, pour orchestre, une symphonie-ballade, *Lénore*, qui, inspirée par une œuvre de Bürger, et exécutée pour la première fois au milieu des sifflets et des applaudissements à la Société nationale, puis aux concerts Pasdeloup, date de 1874. D'inspiration wagnérienne, on y trouve une sûreté d'écriture ainsi qu'une sensibilité propre à Henri Duparc.

Mais que de soucis pour mener à bien son poème symphonique.

« *Lénore*, une fois terminée, subit tant de retouches que, avant la première exécution, Duparc dut récrire toute la partition, et pendant longtemps encore il en modifia l'instrumentation et même la musique, ainsi qu'en témoigne la seconde édition de l'arrangement à deux pianos de Saint-

Saëns et à quatre mains de Franck, si différente de la première. » (P. de Bréville.)

Pour orchestre, il reste également un petit nocturne, *Aux Etoiles*, épave de la *Roussalka*, en tête duquel l'auteur a placé l'épigraphe suivante : « La lumière sidérale des nuits ! Qui peut savoir les vertus secrètes de cette lumière si humble, mais venant de l'immensité ?... » N'y a-t-il pas dans cette pensée du R. P. Gratry comme une lueur du mysticisme qui envahira dans sa vieillesse le vénérable ascète de Mont-de-Marsan ?

Nous avons vu que Duparc ira jusqu'à renier les mélodies où il avait mis le meilleur de lui-même, qu'il avait faites, refaites, et pour lesquelles il avait écrit d'innombrables variantes. Et pourtant quelle richesse d'expression dans ces quelques pages qui ont suffi pour classer leur auteur au rang des maîtres du lied allemand : Schumann et Schubert !

La mélodie, ce genre musical qui a fait de Duparc l'un des grands musiciens français de la fin du siècle passé, que n'a-t-on dit de mal sur son compte ! Genre inférieur ? Non, certes, quand la qualité domine, et quand le compositeur a mis le meilleur de lui-même à coordonner la musique et le texte, quand il a su aussi s'inspirer d'une poésie dont la forme parfaite s'alliait au fond de l'œuvre. Et ce principe, les grands musiciens l'ont toujours suivi. Regardons Schubert, Schumann, Berlioz, Gounod, ont-ils jeté leurs regards sur des textes d'où ne se dégage aucun sentiment profond ? Ce serait accuser Goëthe, Heine, Musset ou Lamartine d'être de bien pâles écrivains !

Et Duparc, que fera-t-il ? A quel poète empruntera-t-il les vers ? Citons-en un : Baudelaire, et nous serons assuré d'être « pris » par l'union étroite de la musique et de la poésie.

N'allons certes pas chercher dans la mélodie française un genre musical capable d'être chanté sur la scène d'un monumental théâtre. Il se dégage trop de douceur d'une page comme la *Chanson triste* pour souhaiter l'écouter en dehors d'un calme salon où seuls quelques amis sont réunis. Rap-

pelez-vous ce tableau de Balestrieri où, dans la modeste chambre d'un ami, au milieu des tableaux, quelques artistes se laissent aller à leur rêverie, tandis qu'au fond de la salle, près d'un poêle archaïque, deux musiciens, un violoniste en longue redingote et un pianiste, mettent toute leur âme à traduire la pensée d'un Beethoven, dont les traits se détachent au mur sur un blanc masque de plâtre !

C'est ainsi que l'on goûte la musique, c'est là seulement que l'on peut comprendre tout ce qu'elle renferme de poignant et de passionné, c'est là que toute la mélancolie, toute la tristesse, mais aussi toute l'ardente foi d'un Duparc dans son art apparaît incommensurablement belle.

Mis à part un duo : *la Fuite*, et trois lieder de jeunesse, *Sérénade*, *Romance de Mignon* et *Galop*, nous trouvons donc toute l'œuvre mélodique de Duparc dans un seul cahier qui ne comporte pas plus de treize petites pièces, toutes composées avant 1885. En voici les titres, avec le nom des poètes qui les ont écrites :

1. *L'Invitation au voyage* (Baudelaire);
2. *Sérénade florentine* (Jean Lahor);
3. *La Vague et la Cloche* (F. Coppée);
4. *Extase* (Jean Lahor);
5. *Phidylé* (Leconte de Lisle);
6. *Le Manoir de Rosemonde* (R. de Bonnières);
7. *Lamento* (Th. Gautier);
8. *Testament* (A. Sylvestre);
9. *Chanson triste* (Jean Lahor);
10. *Elégie* (Thomas Moore);
11. *Soupir* (Sully-Prudhomme);
12. *La vie antérieure* (C. Baudelaire);
13. *Au pays où se fait la guerre* (Th. Gauthier).

Il est étonnant de constater dans cette simple liste le nombre de mélodies dont le seul titre fait présager qu'une

mélancolique tristesse émanera du fond de chacune d'elles. N'est-on pas frappé dès l'abord par ces seuls titres : *Lamento*, *Testament*, *Chanson triste* et *Elégie* !

Il est certain qu'à l'époque où Duparc écrivit ses mélodies, cette volupté pessimiste et maladive faisait fureur, et que ceux dont la nature n'était pas portée vers la recherche de la douleur se forçaient néanmoins à écrire des pages empreintes de profonde tristesse. Mais chez Henri Duparc ce n'est pas la même chose ! C'est son cœur qui parle ainsi et lui fait rechercher dans la poésie les vers qui supporteront lé mieux la plainte qui gronde en lui. Il ne faut, d'ailleurs, pas croire par là que Duparc écrira de la musique pâle et sans teint : de cette douloureuse volupté qui chante en lui se dégagera un souffle génial de force qui apparaîtra tout au long de son œuvre.

Essayons donc d'analyser ici cette noble tristesse que nous trouvons au long des pages du maître regretté. Sainte-Beuve écrivait un jour à Baudelaire, qui lui avait fait lire les *Fleurs du Mal* : « Vous dire que l'effet général en est triste ne saurait vous étonner. » Eh bien ! Duparc va demander au poète maladif le texte de deux de ses plus admirables mélodies : *l'Invitation au voyage* et *la Vie antérieure*.

Il faut entendre *l'Invitation au voyage* pour en saisir, plus que par la lecture des seuls vers, la nostalgie qui s'en dégage :

Aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !

Comme la musique sous ces vers en décuple la mélancolique rêverie, comme se révèle aussi un sentiment d'ordre sensuel tout au long de l'œuvre du musicien comme de celle du poète !

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Nous retrouverons de nouveau ces mêmes sentiments de songe voluptueux et mélancolique dans *la Vie antérieure*. Baudelaire parlera des « voluptés calmes » et finira par ces vers...

... Et dont l'unique soin était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir.

Duparc s'en emparera et y versera toute sa nature d'artiste.

Certes, dans la *Sérénade florentine*, c'est une douceur exempte de soucis qui apparaît, et dans *Phydilé* nous trouvons avec joie le calme qui manque si souvent à l'esprit du compositeur, mais c'est bien tout ce que Duparc a écrit d'un cœur léger. Dans toutes les autres pièces, les pleurs abondent et la mort vient trop souvent nous effleurer !

Voyez le chaos hallucinant de *la Vague et la Cloche* ! Tournez les pages du recueil : voici qu'apparaît *Extase*. On se laisserait presque prendre par la beauté de la mélodie à cette invitation au Nirvâna de la Mort !

Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien-aimée...

Puis, c'est le *Manoir de Rosemonde*. Duparc y est plein de vigoureuse passion dramatique, comme d'ailleurs dans *la Vague et la Cloche*..., mais on y meurt encore, et d'amour !

Le *Lamento* et le *Testament* suivent ; quelle douce plainte dans le premier, quel frisson de mort dans le second. Et nous voici arrivé à la *Chanson triste*, touchante et douce, mais dont on a dit qu'elle n'était « pas si baudelairienne qu'on aurait pu l'imaginer ». Elle date des vingt ans du compositeur.

La douleur qui s'exhale de l'*Elégie* a pu faire écrire : « L'émotion en est d'ordre intérieur et tangible à la fois. Abstraite, si l'on veut : un cœur qui bat sourdement, un deuil si profond qu'on n'en parle pas, puisqu'il nous pos-

sède, étant notre vie même... » Nous arrivons maintenant au doux et mélancolique *Soupir*. Et voilà que se termine le recueil de mélodies par *Au pays où se fait la guerre*, où paraît l'ennui d'un cœur désolé qui attend encore et toujours le retour du guerrier lointain.

Voilà donc ce qui se dégage de l'œuvre d'Henri Duparc. Dans une vigoureuse force lyrique, à travers un être vibrant d'émotion et de sensibilité, perce soudain une nature mélancolique et tristement profonde, qui se plaît dans la douleur et l'anéantissement de la mort.

Il est curieux de saisir dans l'esprit de Duparc comment certains contrastes se sont manifestés, en particulier dans les rapports artistiques et amicaux qu'il eut avec un autre compositeur dont nous avons déjà parlé et qui, comme lui, fut sujet, à propos de ses œuvres à ces navrantes crises de désespoir : il s'agit de Chausson.

N'avons-nous pas déjà vu Duparc détruire une sonate et brûler *la Roussalka*. Et c'est pourtant lui, ce même Duparc au courage défaillant, qui soutiendra vaillamment Chausson quand celui-ci sera terrassé par la même misère; c'est lui qui l'encouragera à persévérer dans le sens de son travail si l'impression qu'il garde de son œuvre ne lui dicte pas de la détruire, et cela malgré l'opinion que les gens en pourraient avoir !

Est-ce le même Duparc qui maintenant doute tant de lui, et qui, dans une longue lettre de remerciements à Chausson, est presque naïvement heureux que son jeune ami ait réussi à faire imprimer son recueil de mélodies, à lui Duparc ! Et voilà qu'à travers les mots apparaît un Duparc enjoué et rieur : « Comment diable avez-vous fait pour décider Hamelle ? (c'est l'éditeur), ou plutôt qu'est-ce que vous lui avez fait ?... vous avez réussi là où des dames charmantes avaient tout perdu, excepté leur vertu. »

Et d'ailleurs, puisque nous voyons Duparc sous ce jour, le voici également qui plaisante et se moque du goût de ses compatriotes pour tout ce qui vient de l'étranger. « Nous

nous appellerons désormais d'Indiski, Frankini, Pablo de Chaussoniño de la Vivianina... »

Voilà maintenant que Duparc demande à Chausson « s'il ne trouve pas qu'il ferait bien de substituer à la culture des accords faux celle des choux de Bruxelles ! » Vraiment, n'est-ce pas Chabrier qui écrit, plutôt que Duparc ?

Mais ne nous trompons pas. La plaisanterie n'a eu qu'un temps bien court; et si un jour Henri Duparc n'est pas en proie à l'inquiétude, le voici qui travaille et produit des chefs-d'œuvre; mais il doutera bientôt encore de la valeur de ce qu'il a écrit.

Dans la même lettre qu'il adressait à Chausson, ne le voit-on pas écrire que *Phydilé* a besoin de « quelques légères modifications ». D'ailleurs, Duparc se rend compte lui-même de la note triste ou violente qui se dégage de son œuvre et, pour cette raison, il demandera d'ajouter à son recueil, et pour y remédier en quelque sorte, la gracieuse *Sérénade florentine*.

Et toujours apparaît cette obsession d'avoir été inférieur, et le voilà écrivant au sujet de ses mélodies :

« Cependant, il y en a un certain nombre qui vont recevoir, ou même ont déjà reçu, des coups de crayon dévastateurs. *Phydilé*, notamment, a eu le don de m'agacer beaucoup pendant quelques jours, et j'étais complètement décidé à biffer et à refaire la partie du milieu, deux bonnes pages, mais peu à peu je me suis réconcilié, j'ai vu plus clair et je ne ferai probablement qu'un changement peu important. » (Cité par Ch. Oulmont.)

Voici maintenant qu'apparaît en Duparc un être extrêmement impressionnable, qui, à l'audition de la *Symphonie héroïque*, s'écrie : « Il me semblait que mes pauvres nerfs servaient eux-mêmes de cordes et étaient mis en vibration par les archets. » Cela ne rappelle-t-il pas un autre grand musicien, Berlioz, qui, lui, sentait ses cheveux se hérissier sur sa tête quand quelque musique ne lui plaisait pas !

Duparc, s'il est sévère pour son œuvre, ne l'est pas moins pour celle des autres, et Chausson, qui lui a dédié son *Poème*, apprend tout simplement que certains passages ne plaisent pas du tout à son ami. Le pauvre Chausson en est désolé autant que pourrait l'être Duparc après semblables paroles, et voilà ce dernier qui est obligé de le venir consoler !

Au physique, Henri Duparc — tant sur une photographie qui date de 1885 que sur une autre qui fut prise alors qu'il avait 60 ans — apparaît comme un sujet robuste et vigoureux. Rien véritablement dans le dernier de ces portraits ne ferait penser qu'à cet âge Duparc n'était déjà plus qu'un malade, éloigné des profondes joies de la musique qu'il aimait tant ! Derrière le lorgnon, le regard est droit. L'allure générale, ainsi que l'expression du visage, est d'un homme d'une rare énergie. La moustache épaisse, les cheveux peignés en arrière, élégant dans sa mise, le compositeur est encore jeune d'aspect.

Dans son enfance, à part quelques accès de somnambulisme, rien d'anormal ne s'est révélé chez le jeune garçon. Certes, plus tard, nous n'avons pas oublié la « phobie » de l'être hypersensible qui ne pouvait plus traverser la place de la Concorde. Mais, à part cela, rien de vraiment morbide n'apparaît dans cette nature d'élite, chez cet être profondément bon et aimant.

Pourtant, sa sensibilité suraiguë lui fait déjà, au plus beau temps de son art de compositeur, exagérer ses scrupules dans tout ce qu'il entreprend et qui ne lui semble pas répondre à l'idéal de beauté qu'il s'est forgé et qu'il veut atteindre.

Et peu à peu, pourquoi faudra-t-il qu'Henri Duparc, aux alentours de 1885, soit atteint d'un mal qui ne le quittera plus, d'un mal et combien cruel, qui l'empêchera de composer, lui qui, maître incontestable de son métier à ce moment, a l'esprit plein d'idées musicales et ne peut plus désormais les traduire, les coordonner, pour donner le jour à quelque nouveau chef-d'œuvre ! Et pourtant, saurons-nous d'où vient cette misère, quelle en est son étiologie ?

Henri Duparc est un homme sobre, tempérant; un seul

excès : le tabac. Tout jeune, le grand artiste disparu ne pouvait déjà se passer un seul instant de fumer, et le Docteur Daver, médecin de la famille, lui disait, chaque fois qu'il le voyait, qu'il abrégeait ses jours avec l'abus du tabac. « Rien n'y faisait, les matinées se passaient dans une succession ininterrompue de pipes de divers genres; puis sévissait la perpétuelle cigarette. »

Serait-ce cet abus inconsidéré de tabac qui faisait que jeune encore, Duparc, se mettant à table, tombait dans un état de somnolence, ou bien qu'il était sujet à des indigestions et présentait souvent des nausées ?

Toujours est-il que le compositeur n'a jamais pu se passer de fumer malgré sa volonté, brisée à plusieurs reprises par le besoin impérieux et incessant de tabac. Ce ne fut qu'à l'âge de 60 ans, alors qu'il habitait la Suisse, que l'auteur de la *Vie antérieure* perdit définitivement cette habitude. Une seule exception que Duparc fit à la règle, la veille du mariage de son fils aîné, en 1909, ne lui porta pas de chance. Ayant à peine goûté un cigare, l'infortuné compositeur, pris d'un malaise subit, eut une syncope, qui jeta tous ses proches dans le plus vif émoi...

C'est pendant l'année 1885 qu'Henri Duparc résolut de quitter Paris pour aller s'installer loin du bruit et essayer de retrouver dans le calme de la campagne la force d'esprit qui commençait à l'abandonner dans son travail. Toutes ses idées devenaient maintenant confuses, sa production lui paraissait moins féconde aussi. De tout cela, il s'en rendait déjà nettement compte. L'apparition chez son fils d'une scoliose, qui ne faisait que croître, détermina Henri Duparc à s'éloigner de la capitale et à se fixer dans les Pyrénées. Il acheta une propriété à Monein, entre Pau et Oloron; de cette façon il se rapprochait de Salies-de-Béarn, dont les eaux lui avaient été recommandées pour son fils. C'est dans cette maison de Monein que le compositeur demeurera de 1885 à 1897.

Depuis sa première année d'exil à la montagne, Duparc a dit lui-même ne plus avoir rien écrit. En réalité, à Monein

encore, il a essayé de travailler. Mais, peu à peu, les difficultés du début se sont multipliées; aucune de ses idées ne le satisfaisait plus, et il brûlait tour à tour chaque page qu'il écrivait. C'est là qu'il détruisit toutes ses notes, ainsi que *la Roussalka*. Pourtant, les idées musicales ne l'abandonnaient pas, et, la nuit, de nouveaux thèmes lui souriaient; le lendemain, il ne s'en souvenait plus. Désolé, il en était réduit à mettre près de son lit, à portée de sa main, un crayon, du papier à musique. Les idées lui revenaient, la muse le caressait, et sa joie était grande. Hélas ! le temps d'allumer et l'idée, fugitive, s'évanouissait comme la nuit ! Quelle souffrance pour un Duparc ! Beethoven, certes, n'entendait plus jouer la musique qu'il avait écrite; mais, en lui, tout chantait quand même intérieurement, s'il le voulait.

Henri Duparc n'abandonna pourtant pas encore la partie et orchestra durant ces années l'accompagnement de plusieurs de ses mélodies, avec un goût raffiné et un soin extrême. Le compositeur ne s'était d'ailleurs pas encore isolé du reste du monde. Nous savons qu'entre autres relations, Duparc voyait souvent à cette époque Francis Planté, qui passait de longs mois à Pau.

Mais peu à peu grandissaient les souffrances de l'élève de Franck. Maintenant il prenait en horreur cette propriété de Monein, où il n'avait fait que sentir son mal s'aggraver. En 1897, lors d'un deuil dans sa famille, Duparc voulut que sa femme se rapprochât de sa mère. Ce fut l'occasion de rentrer à Paris. Il ne voulut plus désormais retourner dans sa propriété de Monein, pas même pour la vendre, ce qui eut lieu en 1901.

Mais ce retour à Paris laisse Duparc en dehors du mouvement musical. Désormais, s'il va écouter de nombreux concerts, il n'est plus le militant de jadis et ne voit guère les autres musiciens que quand le hasard lui fait rencontrer quelques-uns de ses anciens amis.

Certains pourtant sont parfois revenus le trouver, des jeunes se sont fait présenter; mais Duparc se fatigue de plus

en plus et le travail l'accable davantage. « Vers 1900, écrit Pierre de Bréville, le mal avait fait de nouveaux progrès, et une lettre, que je crois devoir citer tout entière, montre d'une manière tragique, à propos de l'instrumentation de *Testament* promise à un chanteur, la difficulté contre laquelle le pauvre grand musicien devait lutter pour accomplir le moindre travail :

« Je ne puis vous dire quel martyre a été pour moi cette
» besogne que je n'aurais jamais entreprise si j'avais pu
» prévoir combien elle me serait cruellement difficile. Mal-
» gré le mal inouï que m'a donné ce petit travail d'orches-
» tration, c'était détestable. A peine terminé, je l'ai montré
» à d'Indy. Le cher ami n'a-t-il pas compris ce que je lui
» demandais ou n'a-t-il pas voulu me faire de la peine en me
» disant la vérité ? Je ne sais. Toujours est-il qu'en revoyant
» ce gâchis quelques jours plus tard, je me suis moi-même
» rendu compte du bafouillage que j'avais écrit et j'ai brave-
» ment recommencé. Aussitôt ce recommencement terminé,
» même histoire, et j'ai recommencé une troisième fois ! J'en
» suis là. Il me semble bien que cette troisième version est
» moins mauvaise, mais puisque j'ai pu écrire la première,
» je ne suis sûr de rien et je viens vous demander de la
» revoir. Je vous en prie d'avance, si vous y trouvez des
» bourdes, ne me ménagez pas, je m'y attends. Vous me ren-
» drez un vrai service en me les signalant, et vous pouvez
» être parfaitement sûr de ne rien ajouter au chagrin que
» j'éprouve de ne pouvoir absolument pas travailler. Vous
» ne pouvez pas vous faire une idée de mon manque de
» lucidité. Je n'en ai gardé que pour constater que je n'en
» ai plus. C'est atroce ! »

Aussi Duparc veut-il encore chercher quelque calme sous un autre climat et fuir à nouveau Paris. En 1906, il achète une villa en Suisse, à la Tour-de-Peilz, près de Vevey, et s'y installe jusqu'en 1913.

Mais les maux s'acharnent sur l'infortuné compositeur, comme si le calvaire qu'il avait déjà enduré n'était pas suffi-

samment cruel : la vue du musicien baisse de façon inquiétante.

Le Docteur Dufour, de Lausanne, qui le vit plusieurs fois en juillet 1906, puis en septembre-octobre de la même année, a bien voulu nous dire (dans la mesure où le secret médical le lui permettait) qu'à ce moment Henri Duparc avait l'œil droit presque normal, myope, mais que son œil gauche était presque perdu. De plus, nous confie l'ophtalmologiste, « Duparc, fort fumeur, asthénique, très nerveux, avait grand besoin de repos ». De retour à Paris, quelque temps après, Henri Duparc avait été adressé au Docteur Morax par le Docteur Dufour. Le spécialiste parisien n'a pu, hélas ! nous écrire qu'il se souvenait seulement que le musicien disparu « était très déprimé par l'affaiblissement de son meilleur œil ». Le mal semblait faire de rapides progrès.

D'ailleurs, après avoir vu le Docteur Dufour, Mme Duparc avait été prévenue, nous dit le fils du maître, « qu'il n'y avait rien à faire, que le nerf optique, devenu exsangue, était mort; que, vraisemblablement, l'autre œil aurait plus tard le même sort, et qu'il fallait au patient du calme, du repos... ». D'année en année, sa vision va baisser. Gêné, paraît-il, par une déformation de la perspective, « il verse le contenu d'une carafe derrière son verre, non dedans... ». Que dire de plus, sinon que le compositeur va peu à peu perdre l'usage de ses membres inférieurs. De jour en jour, ses forces le trahissent. Pourtant, « à 70 ans, il marchait encore, quoique péniblement; depuis, il avait fini par perdre complètement l'usage de ses jambes ».

Pendant ce séjour en Suisse, quelques satisfactions étaient heureusement venues soulager un peu la misère d'Henri Duparc. En 1909, en effet, il était pleinement heureux d'apprendre le mariage de son fils aîné et, en 1911, tout joyeux de se savoir le grand-père d'une petite-fille.

Mais en 1913, Henri Duparc s'ennuie en Suisse et il est encore décidé à changer de pays. Peut-être cherche-t-il ainsi sous de nouveaux climats un allègement à ses souffrances,

comme il veut aussi chercher les moyens les plus pratiques de travailler, allant jusqu'à se faire construire un pupitre à sa taille, lui permettant de travailler debout.

Il vend donc la villa de Vevey, et, se rapprochant de son fils, s'installe à Tarbes, où il demeurera jusqu'en 1919.

Depuis ce retour de Suisse, Henri Duparc, qui avait vu tant de médecins et parcouru tant de villes d'eaux — Lamalou, Bourbon-l'Archambault, Gastein (Autriche), Champel (maison de repos, près de Vallorbes, en Suisse), ne voulut plus entendre parler d'aucune médication, son état, disait-il, n'ayant jamais été modifié d'aucune façon, ni en aucun sens, par tout ce qu'il avait essayé.

Au sujet de Champel (cette maison de repos dont nous venons de parler), Duparc, sur le point d'y aller se soigner, écrivait : « Je pars pour Champel, où je vais me coucher pendant deux mois et suivre un traitement terrible qui, m'affirme-t-on, me retapera complètement. »

Dans cette maison, en effet, le fond du traitement consistait à rester couché, à ne pas lire, ne pas écrire et à ne pas même recevoir directement des nouvelles des siens. Tant qu'à la nourriture, ce qu'on en peut dire, c'est qu'elle n'était pas variée : elle consistait en lait, en tout et pour tout.

Les effets de ces prescriptions ne furent d'ailleurs pas pour Henri Duparc ceux qu'il en espérait trouver. Il perdit le sommeil, ce qui exaspéra encore davantage son caractère, et au bout d'un mois il rentra à Paris.

Quand la guerre de 1914 éclata, Duparc en eut le cœur déchiré. Son plus jeune fils était au front, et, après avoir fait de la liaison avec l'armée anglaise, était passé dans l'aviation. Henri Duparc se faisait lire sans cesse les nouvelles :

« Les destructions, les hécatombes, nous écrit M. Ch. Duparc, l'indignaient, l'épuisaient positivement. Bien qu'il n'eût jamais revu (que sans s'entretenir avec eux) Listz et Wagner depuis 1869, il était allé deux fois (1883 et 1892) à Bayreuth, enthousiasmé par la polyphonie wagnérienne; Franck l'avait formé musicalement avec Glück, Mozart, Bach,

Schubert, Schumann; et maintenant c'était du pays de ces incomparables artistes que venait l'affreuse destruction du sien, « l'impardonnable » dévastation d'une multitude de lieux qui lui étaient sacrés; seule, la prière incessante le soutenait. »

*
* *

La guerre finie, nous allons voir maintenant Henri Duparc entrer dans la dernière étape de sa vie. En 1919, on vendit, peut-être avec l'espoir de la lui faire acheter, la maison qu'il occupait à Tarbes. Mais le climat étant un peu trop rude pour la femme de l'artiste, Duparc résolut encore une fois de quitter le pays. Francis Planté lui avait bien trouvé à Mont-de-Marsan, une maison qui avait été occupée par Théodore Dubois, mais Henri Duparc arriva trop tard pour pouvoir la louer. Il resta cependant à Mont-de-Marsan, où il se fixa dans la Grande-Rue de la ville, presque en face de la maison de Planté. Au début de son nouveau séjour, Duparc avait parfois rencontré ce dernier; mais depuis de longues années, nous a aimablement écrit le fils du grand pianiste, les deux artistes ne s'étaient plus revus, Duparc vivant en reclus, entouré des soins vigilants de Mme Duparc.

Quelques personnes, pourtant, eurent le bonheur, pendant cette période de vie solitaire, de pouvoir être admises près du musicien. M. Gustave Samazeuilh, entre autres, venait parfois lui soumettre des travaux personnels et lui porta même un jour une transcription pour piano à deux mains de *Lénore*. Une fois également, le même musicien — vers 1923 — présenta au compositeur exilé, une jeune cantatrice qui lui chanta, écrit M. Samazeuilh, « presque toute la série de ses mélodies. Je vois encore dans le vaste salon landais, aux volets entr'ouverts sur la rue ensoleillée, le maître accoudé sur son fauteuil, ses yeux, hélas ! déjà bien malades perdus dans leur rêve, embués de larmes... Puis, lors de plus récents séjours dans le pays, j'avais su qu'Henri Duparc, qui avait peu à peu perdu presque complètement la vue, préférait que

sa retraite douloureuse ne fut désormais plus troublée... »

Et c'est ainsi que s'écouleront, dans une longue uniformité, les dernières années du compositeur, traversées seulement par de lointains malaises. Il est possible que, dans sa vieillesse, Henri Duparc ait été un hypertendu; il lui arrivait en effet de présenter de la céphalée, avec sensation d'afflux de sang à la tête, rougeur de la face, suivie de pâleur, le tout accompagné parfois d'épistaxis. Mais ce ne furent pas là, à proprement parler, de bien graves symptômes...

Nous avons déjà vu que, depuis des années, Henri Duparc, nullement soulagé par la médecine, et, tout d'abord, au début de sa misère, révolté et s'écriant : « Je ne serai jamais un résigné », avait dû peu à peu abandonner tout espoir de guérison et était devenu justement ce qu'il ne voulait pas être, un homme résigné, héroïquement renfermé dans une profonde et pieuse solitude.

A vrai dire, Duparc, dès son enfance, avait reçu une éducation chrétienne, tout d'abord dans sa famille, puis évidemment chez les Jésuites de la rue Vaugirard. Sa nature sensible devait continuer à le faire suivre régulièrement les pratiques religieuses de ses jeunes années. D'ailleurs, sous l'emprise morale du maître Franck, cet homme si doux, si profondément croyant, les élèves du grand apôtre subissaient encore l'influence morale de ce loyal professeur. Duparc devait ainsi garder sa foi telle qu'on la lui avait donnée, normale et point excessive dans ses manifestations.

Pourtant, depuis la mort de sa mère, à la fin de l'année 1895, ses pensées s'étaient concentrées, de plus en plus, sur l'utilité, la fécondité de la souffrance, chrétiennement supportée.

Aussi est-ce à partir de ce moment que le compositeur voit croître en lui peu à peu ce raisonnement, qui lui permettra, sans nul doute, de supporter moins difficilement l'affreux poids de son douloureux calvaire.

Duparc va devenir l'ascète, le mystique, le résigné des dernières années. C'est peut-être un martyr qui parle ainsi :

« J'entends de si belles choses !... et je ne peux les écrire ! Mon Dieu, j'accepte. » L'un de ses proches ne lui conseillait-il pas de tenter le voyage de Lourdes pour obtenir de la Vierge quelque surnaturelle guérison ; Duparc répondait dans un rêve : « Oui, certes... pour obtenir d'Elle non pas ma guérison mais toute la résignation. » D'ailleurs, s'il vit encore, c'est d'une vie intérieure, sa chère muse n'existe plus pour lui.

Et pourtant, écrit P. de Bréville, c'est « dans cette solitude que vint le trouver la gloire. Il connut le succès mondial de ses œuvres vocales. Il en fut étonné et touché. Il ne le fut pas moins de la décoration qui, à 73 ans, lui fut accordée. Il ignore que, sollicitée à son insu par des amis, elle fut prélevée pour lui sur le contingent particulier réservé au Président de la République, M. Millerand, le ministère des Beaux-Arts n'en ayant aucune dont il pût disposer en sa faveur et le ministre d'alors ignorant ce qu'il était !

Il en avait été de même pour César Franck, décoré grâce au peintre Bonnat, qui obtint du Président de la République, dont il faisait le portrait, une croix pour « le professeur d'orgue du Conservatoire ! » Ce sont là des faits qui se passent de commentaires, et sur lesquels on ne peut jeter qu'un regard profondément attristé !

Dès lors, le compositeur de jadis vit dans un calme complet, passe ses journées dans la méditation et la prière, apprend parfois la mort d'un ami, celle de Vincent d'Indy ou celle de Jean Cras, son seul élève et disciple.

Le voilà pourtant qui sort encore péniblement de chez lui, mais ce n'est que pour toujours parcourir le même chemin. Duparc se rend à l'Eglise, où il se plonge dans une longue et ardente prière.

Enfin, aux derniers temps de sa vie, l'ascète rêveur et mystique qu'est devenu le chantre de *Phydilé* et de la *Sérénade florentine* ne peut même plus faire le chemin qui le conduit au lieu de ses prières. Dans la maison qui recueillera

son dernier soupir, il resté là, perdu dans ses lointaines pensées.

Il n'est rien de plus émouvant à lire que le souvenir qu'écrivit Mme Jeanne André-Beunier d'une dernière visite faite à Henri Duparc, en juillet 1929.

Comme la cantatrice, descendue dans un hôtel de Mont-de-Marsan, demandait l'adresse du compositeur, personne dans cette petite ville où tout le monde doit se connaître n'avait entendu parler d'Henri Duparc. Et Mme Jeanne André-Beunier d'écrire : « Je fais téléphoner à la poste où l'on ne comprend pas... Sur mon insistance, et devant ma mine désolée, la directrice de l'hôtel me dit : « Ne s'agit-il pas d'un pianiste aveugle ? » N'est-il pas inouï de penser qu'un des plus purs musiciens de notre époque vive depuis sept ans dans cette petite ville et y soit ainsi ignoré... Pianiste !... mais aveugle, ne l'est-il pas ou presque ?... Et j'ai bien senti que c'était de lui qu'on parlait... » Qu'elle est donc faible, en effet, la célébrité d'un artiste ou d'un intellectuel près de la renommée d'un simple boxeur ! Déplorons-le bien haut, mais pensons tout de même qu'ici Duparc n'était plus l'artiste vibrant de vie et d'émotion que nous avons trouvé à Paris. Vivant en reclus comme il l'a fait, il n'est pas extraordinaire qu'il ait été ignoré de braves gens qui, en musique, ne sont guère émus que par *la Mascotte*.

De cette entrevue, qui jette un jour si clair sur le Duparc des dernières années, qu'il nous soit permis de reproduire ici les pages si prenantes que Mme Jeanne André-Beunier a écrites pour la *Revue Universelle* :

« J'étais bien émue en attendant dans le salon. Bien émue à la pensée de revoir mes amis, et je regardais ces belles toiles que j'avais connues autrefois. Je retrouvais cette multitude de souvenirs dans les vitrines et sur les tables, qu'à la manière des Anglais, Mme Duparc aime à accumuler auprès d'elle. Souvenirs quelquefois très beaux, touchants, et qui montrent une âme sensible et un cœur qui n'oublie pas. Des

portraits dispersés çà et là, et le mien en trop bonne place !... Je l'ai retrouvé avec une tendresse reconnaissante.

» J'attendais, et les minutes me paraissaient courtes, tandis que je pensais aux heures d'autrefois, à cette maison de Lausanne où remuait encore la vie... Et là, ce grand silence, cette fraîcheur, tandis que dehors, la chaleur nous avait accablés, tout cela fleurait la mort des choses, mais on sentait yivres les âmes !

» Sans bruit, Mme Duparc arrive, et elle est si petite, tellement plus petite qu'autrefois que j'aurais hésité à la reconnaître, si je n'avais immédiatement retrouvé sur son visage son air de douce bonté, son sourire un peu triste et brave. Et tout de suite en l'embrassant, je l'interroge : « Comment » est-il ? pourrai-je le voir ? »

» Elle, d'abord, me fait asseoir et me raconte cette triste vie, cette survie devrais-je dire. Depuis quatre ans, il ne peut plus descendre de sa chambre; une inutile opération qu'on a tentée sur un œil l'a légèrement défiguré, sans lui apporter aucun soulagement (1); il passe ses journées dans le silence, il rêve, il prie, il se rappelle le passé... Il ne peut plus produire une ligne de musique, et cependant son esprit possède toute sa force et toute sa clarté...

» Mais il est d'une sensibilité toujours neuve... je vais aller » voir s'il peut vous recevoir.

« Au bout de deux minutes, elle reparait : « Rien ne » l'empêcherait d'accueillir une amie telle que vous ! »

» Je monte donc, et je trouve le cher grand homme mi-

(1) Nous nous permettons de faire une remarque d'ordre médical au sujet de cette opération. Il n'est pas exact, en effet, de dire que cette intervention fut inutile et qu'elle n'apporta aucun soulagement au malade. Il ne s'agissait pas d'essayer de rendre la vue, comme on pourrait le croire, à cet œil — le gauche — frappé de cécité depuis longtemps. La réalité était bien différente : en 1924, Henri Duparc fut pris de douleurs, dues probablement à un glaucome (c'est du moins ce que nous pouvons penser, d'après ce que nous en dit M. Charles Duparc), et il fut opéré, le 12 août de la même année, par le professeur Lagrange, qui évita à jamais à son malade de nouvelles souffrances.

assis mi-couché sur un fauteuil, les jambes étendues, et tout vibrant d'attente. Nous nous embrassons, mais nous ne parlons guère. Je devine que ma présence remue en lui des souvenirs et que le poids de sa pensée l'étouffe. Alors, Mme Duparc et moi commençons une petite conversation banale, pendant laquelle il se calme; bientôt il s'y mêlera... Et c'est avec sa manière d'autrefois, la vivacité et l'humour qui le rendait si particulier et si charmant, qu'il dirige notre entretien. Il m'interroge sur mille choses et sur les jeunes musiciens d'aujourd'hui; il s'étonne du peu de développement de leur idées souvent belles, mais trop courtes. « Peut-être une » absence totale de rhétorique, — et ce n'est pas pour ap- » prouver les discoureurs en musique, — mais ce laconisme » exagéré ne vaut guère mieux... » Il dit cela avec sagesse, indulgence, et autrement mieux que je peux le résumer. Puis il me parle de son seul disciple qu'il aime et qu'il admire (c'est Jean Cras, et il a bien raison) ! Alors les larmes le gagnent...

» Je ne disais rien, tant j'étais bouleversée. Ah ! ne pleurerait-il pas sur soi ? Mais j'ai tort de le penser : cette grandeur résignée, j'en suis certaine, donne des larmes aux autres et reste calme lorsqu'il s'agit de lui-même. Rien du stoïcien pourtant : simplicité absolue, abandon à la Volonté divine.

» Nous avons parlé de bien des choses; tout l'intéresse, et il n'a rien oublié. Seulement le fait d'être tout seul et de penser sans répit lui fait exagérer, dans son esprit reconnaissant, la beauté de certaines interprétations de sa musique. Tant mieux si, par ces souvenirs, il trouve un peu de joie !... D'un de ceux qu'il évoquait devant moi et qui me touchait bien fort, je me trouvais presque humiliée en moi-même, tant je sentais qu'il attribuait à mon art une beauté qui venait surtout de lui. Non, je n'étais pas, au moment où il se reportait, en état de tirer de moi-même le sentiment qu'il y a vu... Je devais être alors bien trop extérieure... Mais c'est quand même un bonheur d'avoir satisfait un tel maître,

quoiqu'il soit bien certain que la meilleure part lui revient !...

» Il m'a parlé de Messenger avec une véritable tendresse, du Messenger tout jeune encore des années d'école; d'un autre avec un véritable chagrin. Celui-là fut l'ami, le compagnon quotidien; alors, il se souvient, solitaire, des jours nombreux de l'ancienne intimité, et la vie qu'il se rappelle le rend plus sévère pour maintenant... Ah ! c'est un homme d'une autre planète; il serait excusable de trouver longues les heures, mais pour lui le temps est aboli : le passé seul existe.

» Au bout de quelque temps, j'ai craint de le fatiguer; j'ai prétexté que j'étais attendue pour continuer le voyage (et c'était vrai, mais on m'aurait encore volontiers attendue). Je voulais partir et j'aurais voulu rester : n'est-ce pas un adieu que nous nous sommes dit quand nos élèves ont murmuré au revoir ?...

» Quel être ! Il faut être héroïque pour accepter de se survivre, de regarder son génie qui a cessé d'être fécond, ses membres qui ne peuvent plus agir... Et cette pensée vivante, nette et complète, n'est-ce pas une nouvelle épreuve que de la posséder et de n'en pouvoir rien faire ?... Mon pauvre grand ami est vraiment au sommet du sacrifice accepté...

» Et comme Mme Duparc me ramenait jusqu'à l'hôtel, elle me parlait de cette vie confinée — qui doit être pour elle le même martyre que celui qu'il endure — mais de cela elle n'a rien dit. Elle souriait, habituée de l'héroïsme quotidien, bien plus difficile à soutenir que n'est difficile à donner le coup d'élan qui peut être magnifique, mais qui n'a pas le mérite de cette vie-là, soufferte sans une plainte.

« Je crois, m'a-t-elle dit, que, d'ici deux ou trois jours, » il aura un grand bienfait de votre venue, mais il faut qu'il » réalise cette heure qu'il vient de vivre, qu'il s'accoutume » à l'idée de vous avoir revue. Quand il sera bien pénétré » de tout cela, il m'en dira quelques mots, mais ce n'est » jamais qu'après des jours de silence qu'il parle de ce qui

» lui tient au cœur... Sa sensibilité est telle que si vous aviez
» chanté, il n'aurait pu le supporter. Il a parlé de votre
» chant, il l'a évoqué par le souvenir et en a rempli son
» cœur, mais il vit avec l'ombre, la réalité le tuerait... Il y
» a quelques années, Blanche Selva est venue le voir. Il
» marchait encore. Elle offrit de lui jouer les pages les plus
» aimées de César Franck... Vous savez comment joue Selva
» quand elle est dans ses meilleurs jours : son génie se mêle
» à celui du musicien qu'elle traduit, et c'est un divin con-
» cert... Elle était dans un de ces jours-là... Eh bien ! au bout
» d'un instant, mon pauvre mari s'est levé et, glissant sans
» bruit, il est sorti du salon. C'est la dernière fois qu'il ait
» tenté d'entendre une autre musique que celle qu'il crée
» en lui et qu'il ne peut révéler... Mais il n'est pas triste ;
» il n'est pas malheureux... Une fois chaque semaine, il a
» le Saint-Sacrement chez lui ; il est payé de toutes ses
» épreuves ! »

» C'était à pleurer d'admiration et de tendre pitié, et c'est
ce que j'ai fait en embrassant l'admirable compagne de ce
génie endormi. »

Depuis cette visite, la vie du compositeur a continué de
s'écouler, triste et monotone. Henri Duparc avait gardé pour-
tant jusqu'à ses derniers jours cette sorte d'hypertrophie
morbide de toutes les sensations que sa sensibilité suraiguë
lui faisait percevoir, et bien qu'il n'ait pu désormais mettre
de suite dans ses idées, il gardait encore dans sa mémoire
de nombreux souvenirs.

D'ailleurs son organisme marchait encore. Poumons, foie,
estomac, cœur même, sauf les tout derniers temps, étaient
encore d'un homme jeune

Un mois avant sa mort, hélas ! Henri Duparc faisait une
broncho-pneumonie double. Le malheureux compositeur en
était, vraiment guéri, ont dit les médecins que Mme Duparc
avait cru devoir appeler ; mais pourtant le pauvre musicien
ne devait pas résister plus longtemps à l'affreux calvaire de
sa vie douloureuse. L'avant-veille de son trépas, une escarre

sacrée se produisait, gagnait rapidement... Son organisme abattu ne pouvait plus supporter le travail qu'on lui imposait, et, dans la nuit du 13 février 1933, Henri Duparc s'éteignait pieusement, à l'âge de 85 ans, sans le moindre mouvement, sans le moindre soupir, comme s'il eût été déjà mort depuis longtemps...

Parvenu au terme de l'étude de cette vie que fut celle d'Henri Duparc, que peut nous faire penser cet artiste dont le nom s'inscrit à côté de ceux des plus glorieux musiciens français ?

Quand l'auteur de *Phydilé* disait de lui-même que son « *curriculum vitae* avait été très ordinaire », nous pensons pour le moins qu'il se trompait, car il est bien le seul, croyons-nous, parmi les compositeurs à avoir mené cette existence, scindée nettement en deux parties : nous l'avons vu en pleine activité jusqu'à l'âge de 35 ans; passé ce moment et jusqu'à sa mort, à 85 ans, son talent s'est endormi pour ne plus se réveiller.

Certes on ne peut pas dire que Duparc ait été pris du jour au lendemain par cette affection nerveuse qui devait l'éloigner de la composition; il semble seulement qu'à l'âge d'homme, la neurasthénie aiguë dont il fut atteint ne fit qu'éclore chez un être prédisposé, dont le système nerveux était impressionnable au possible.

D'affection organique, nous n'en connaissons pas et ne chercherons pas par tous les moyens à essayer d'en découvrir.

Nous savons pourtant que le Professeur Lagrange parle d'atrophies nicotiques du nerf optique, précédées (comme chez Duparc) par l'apparition de symptômes, tels que des nausées, des vomissements, des insomnies, et l'ophtalmologiste rappelle l'influence des causes adjuvantes, surmenage, travail nocturne, chagrins, sur l'éclosion du mal.

Aussi chez cet être émotif, sur ce terrain préparé, peut-être ne serait-il pas inexact de croire que le tabac, fumé en quantité inconsidérée, ait pu produire, tant sur l'appareil oculaire

que sur le système nerveux d'un prédisposé, une action plus fâcheuse que sur un être en parfait équilibre neurologique.

On en arrive donc, laissant de côté l'étiologie de cette cécité et de cette quasi-paraplégie des dernières années, sur lesquelles nous ne pourrions faire que des hypothèses gratuites, à ne voir dans la psychopathologie d'Henri Duparc que cette singulière neurasthénie, cette dépression, chez cet être dont on peut dire qu'il possédait au plus haut point ce que l'on a appelé une constitution émotive. Et d'ailleurs, cette constitution émotive qui, plus ou moins nettement caractérisée, est néanmoins à la base de tout tempérament artistique, Régis et bien d'autres ne sont pas sans nous signaler l'importance qu'elle occupe dans l'étiologie des états psychopathiques.

Qu'à la fin de sa vie, privé des joies de la lumière, abattu par la constatation journalière de son impuissance au travail, Henri Duparc se soit plongé dans une sorte de foi mystique, lui qui avait toujours été un croyant, guidé par ses convictions et les influences de toute sa vie, il n'est rien qui ne paraisse là de bien anormal.

CONCLUSIONS

Nous terminerons donc en disant que nous avons trouvé chez Henri Duparc, musicien d'élite, esprit supérieur capable de s'adapter aux nombreuses manifestations de l'intelligence humaine, un être extrêmement sensible et qui fut victime de son organisation psychique propre.

La stérilisation précoce de son génie est un exemple typique de la constitution émotive de ces grands artistes chez lesquels règne souvent une hypertrophie morbide des sensations.

VU, BON À IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*
C. SIGALAS.

Le Président
P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 30 octobre 1933.

Le Recteur de l'Académie,
A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- A. M. — Henri Duparc. *Le Monde musical*, 28 févr. 1933.
- ANDRÉ-BEAUNIER (Jeanne). — Dernière visite à Henri Duparc. *Revue universelle*, 1^{er} mars 1933.
- BELLAIGUE (Camille). — Les mélodies françaises. *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1919.
- BONDEVILLE et O. S. — A la mémoire de Henri Duparc. *Courrier musical*, 1^{er} mars 1933.
- BRÉVILLE (Pierre de). — Henri Duparc. *La Musique française*, S. I. A. M. F., mai 1933.
- Henri Fouques-Duparc. *Larousse mensuel*, mai 1933.
- CHANTAVOINE. — *Revue hebdomadaire*, mai 1906.
- COEUIROY (André). — La musique française moderne. Delagrave.
- COLOMB (C.). — La musique.
- COMBARIEU. — Histoire de la musique. Librairie A. Collin.
- DUPARC (Henri). — Recueil de mélodies. Rouard-Lerolle.
- INDY (Vincent d'). — César Franck.
- LANDORMY (Paul). — Histoire de la musique.
- LAVIGNAC. — Encyclopédie de la musique.
- MALHERBE (H.). — *Le Temps*, 22 févr. 1933.
- OULMONT (Ch.). — Ernest Chausson et ses amis. *Revue universelle*, 1^{er} et 15 juill. 1933.
- PÉLISSIER (Paul). — Henri Duparc. *Express du Midi*, 11 mars 1933.
- SAMAZEULH (G.). — Un maître du lied français. *Revue hebdomadaire*, 18 mars 1933.
- SCHMITT (Fl.). — *Revue de France*, 15 avril 1926.

- SÉGUR (Marquis DE). — Portrait d'âme : Henri de Lassus.
SÉRÈ (Octave). — Musiciens d'aujourd'hui. *Mercure de France*.
TIERSOT (Julien). — Un demi-siècle de musique française.
WOOLLETT. — Histoire de la musique.
X... — Cinquante ans de musique française. Librairie de France.
X... — *La semaine musicale et théâtrale*, 17 févr. 1933.
X... — *Guide des concerts*, n° 20, 1933.

